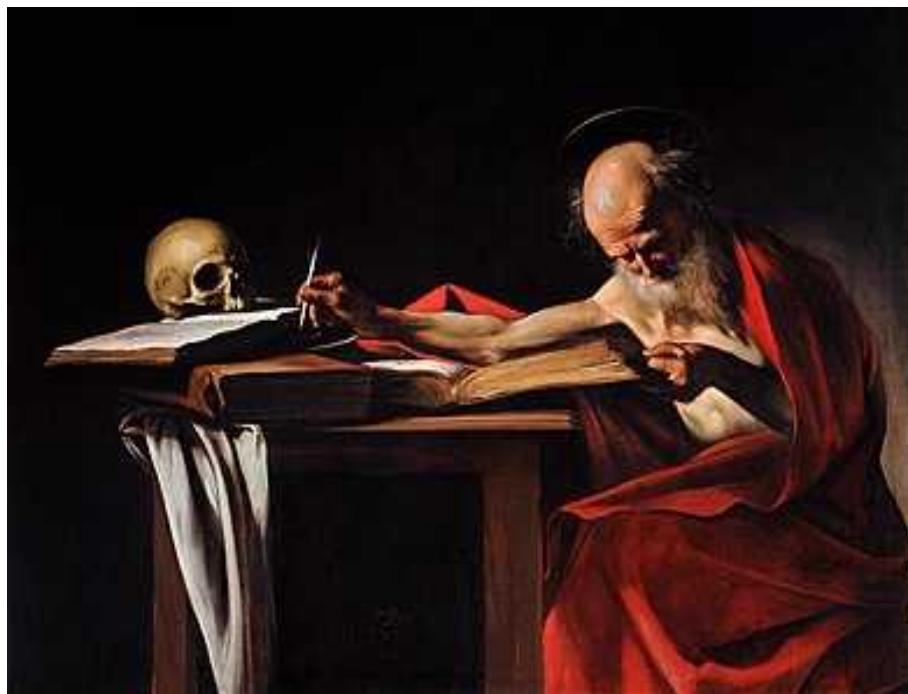




LA CONDITION HUMAINE, OU DE LA CONSCIENCE DE LA FINITUDE



Caravage, *Saint-Jérôme écrivant*, v. 1605-1606
huile sur toile, 116 x 153 cm, Galleria Borghese, Roma

Syllabus

Période

Second trimestre | Février | Trois semaines, 12 heures de cours.

Résultats attendus

- Connaitre certains problèmes liés à la morale et à l'existentialisme.
- Rédiger une dissertation.

Prérequis

- S'orienter dans les différentes époques de la pensée philosophique.

Références au programme

Perspectives : la morale, l'existence humaine.

Notions : le bonheur, la conscience, la liberté, la religion, le temps.

Auteurs : Sénèque ; Montaigne ; Schopenhauer, Nietzsche, Sartre.

Évaluation

DS : dissertation. Note : 20/20, coefficient 2.

DM : explication de texte (devoir facultatif, note bonus).

Table des matières

Syllabus.....	1
LA CONSCIENCE DE LA MORT REND-ELLE L'EXISTENCE TRAGIQUE ?.....	2
PARTIE 1 LA CONSCIENCE DE LA FINITUDE COMME DÉCLENCHEUR DU BESOIN MÉTAPHYSIQUE.....	3
Texte Le besoin métaphysique de l'humanité.....	3
Exercice Analyse et explication.....	4
PARTIE 2 LA PRISE DE CONSCIENCE DU TRAGIQUE DE L'EXISTENCE : VIVRE SON TEMPS.....	5
Texte L'art de vivre son temps.....	5
Texte Philosopher, c'est apprendre à mourir.....	5
Exercice Analyse et synthèse.....	6
Vocabulaire.....	6
PARTIE 3 LA CONSCIENCE DE LA MORT COMME IMPULSION VITALE ET CRÉATRICE.....	7
Texte F. Nietzsche.....	7
DISSERTATION.....	9
Synthèse Ouvertures.....	11
Approfondissements.....	11
Ressources complémentaires.....	11

La conscience de la mort rend-elle l'existence tragique ?

La condition humaine se définit par sa finitude, cette limite intrinsèque qui, en chaque instant, rappelle que notre existence est vouée à se terminer. Le concept de finitude nous confronte à l'inéluctable réalité de la mort et soulève ainsi des questions fondamentales sur le sens de la vie, la liberté et la responsabilité individuelle. À travers l'exemple du memento mori – cette invitation latine à se souvenir de sa mortalité – l'art et la philosophie nous incitent à méditer sur l'éphémère de notre passage sur Terre. Ce rappel constant de notre finitude ne doit pas être perçu comme une simple source d'angoisse, mais plutôt comme une opportunité de vivre plus intensément et de donner un sens profond à notre existence. C'est en explorant ces dimensions que nous pourrons questionner si, en fin de compte, la conscience de la mort rend l'existence tragique ou ouvre la voie à une vie authentique et créative.

Podcast

Pourquoi devrait-on distinguer l'existence et la vie [Radio France] | A propos de la différence entre les concepts de vie et existence | <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-philo/pourquoi-devrait-on-distinguer-l-existence-et-la-vie-4876720>

Référence : J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*

Partie 1 | La conscience de la finitude comme déclencheur du besoin métaphysique

- Objectifs
- Comprendre les concepts et les problèmes la morale et de l'existentialisme.
- Analyser un texte philosophique et le relier à une réflexion philosophique.

Contenu

- Définition des concepts de existence/vie, étonnement.

Référence philosophique

- A. Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et Représentation*

Texte | Le besoin métaphysique de l'humanité

Excepté l'homme, aucun être ne s'étonne de sa propre existence ; c'est pour tous une chose si naturelle, qu'ils ne la remarquent même pas. La sagesse de la nature parle encore par le calme regard de l'animal ; car, chez lui, l'intellect et la volonté ne divergent pas encore assez, pour qu'à leur rencontre, ils soient l'un à l'autre un sujet d'étonnement. Ici, le phénomène tout entier, est encore étroitement uni, comme la branche au tronc, à la Nature, d'où il sort ; il participe, sans le savoir plus qu'elle-même, à l'omniscience de la Mère Universelle. – C'est seulement après que l'essence intime de la nature (le vouloir vivre dans son objectivation) c'est développée, avec toute sa force et toute sa joie, à travers les deux règnes de l'existence inconsciente, puis à travers la série si longue et si étendue des animaux ; c'est alors enfin, avec l'apparition de la raison, c'est-à-dire chez l'homme, qu'elle s'éveille pour la première fois à la réflexion ; elle s'étonne de ses propres œuvres et se demande à elle-même ce qu'elle est. Son étonnement est d'autant plus sérieux que, pour la première fois, elle s'approche de la mort avec une pleine conscience, et qu'avec la limitation de toute existence, l'inutilité de tout effort devient pour elle plus ou moins évidente. De cette réflexion et de cet étonnement naît le besoin métaphysique qui est propre à l'homme seul. L'homme est un animal métaphysique. Sans doute, quand sa conscience ne fait encore que s'éveiller, il se figure être intelligible sans effort ; mais cela ne dure pas longtemps : avec la première réflexion, se produit déjà cet étonnement, qui fut pour ainsi le père de la métaphysique. – C'est en ce sens qu'Aristote a dit, aussi au début de sa Métaphysique : *Δια γαρ το θαυμαζειν οι ανθρωποι και vuv και το πρωτον ηράντο φιλοσοφειν.* [En effet, c'est l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques]. De même, avoir l'esprit philosophique, c'est être capable de s'étonner des événements habituels et des choses de tous les jours, de se poser comme sujet d'étude ce qu'il y a de plus général et de plus ordinaire ; tandis que l'étonnement du savant ne se produit qu'à propos de phénomènes rares et choisis, et que tout son problème se réduit à ramener ce phénomène à un autre plus connu. Plus un homme est inférieur par l'intelligence, moins l'existence a pour lui de mystère. Toute chose lui paraît porter en elle-même l'explication de son comment et de son pourquoi. Cela vient de ce que son intellect est encore resté fidèle à sa destination originelle, et qu'il est simplement le réservoir des motifs à la disposition de la volonté ; aussi, étroitement uni au monde et à la nature, comme partie intégrante d'eux-mêmes, est-il loin de s'abstraire pour ainsi dire de l'ensemble des choses, pour se poser ensuite en face du monde et l'envisager objectivement, comme si lui-même, pour un moment du moins, existait en soi et pour soi. Au contraire, l'étonnement philosophique, qui résulte du sentiment de cette dualité, suppose dans l'individu un degré supérieur d'intelligence, quoique pourtant ce n'en soit pas là l'unique condition : car, sans aucun doute, c'est la connaissance des choses de la mort et la considération de la douleur et de la misère de la vie, qui donnent la plus forte impulsion à la pensée philosophique et à l'explication métaphysique du monde. Si notre vie était infinie et sans douleur, il n'arriverait à personne de se demander pourquoi le monde existe, et pourquoi il a précisément telle nature particulière ; mais toutes choses se comprendraient d'elles-mêmes. Aussi voyons-nous que l'intérêt irrésistible des systèmes philosophiques ou religieux réside tout entier dans le dogme d'une existence quelconque, qui se continue après la mort. Certes, les religions ont l'air de considérer l'existence de leurs dieux comme la chose capitale, et elles la défendent avec beaucoup de zèle ; mais au fond, c'est parce qu'elles ont rattaché à cette existence leur dogme de l'immortalité, et qu'elles regardent celle-ci comme inséparable de celle-là : c'est l'immortalité qui est

properment leur grande affaire. Qu'on la leur assure en effet, par un autre moyen, aussitôt ce beau zèle pour leurs dieux se refroidira ; il finirait par faire place à une entière indifférence, si on leur démontrait l'impossibilité absolue de l'immortalité. Comment s'intéresser en effet à l'existence des dieux, quand on a perdu l'espérance de les connaître de plus près ? On irait jusqu'au bout, jusqu'à la négation de tout ce qui se rattache à leur influence possible sur les événements de la vie présente. Et si d'aventure l'on pouvait démontrer que l'immortalité est incompatible avec l'existence des dieux, par exemple parce qu'elle supposerait un commencement de l'être, les religions s'empresseraient de sacrifier les dieux à l'immortalité et se montreraient pleines de zèle pour l'athéisme. Et voilà pourquoi les systèmes proprement matérialistes, de même que le scepticisme absolu, n'ont jamais pu exercer une bien profonde ni une bien durable influence.

5
10 A. Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et Représentation*, Supplément au livre premier, Seconde Partie, Chapitre XVII [1818], éd. PUF 1912, tr. fr. A. Burdeau.

Exercice | Analyse et explication

1. Lecture du texte | L'argumentation

Lire l'extrait de Schopenhauer sur le besoin métaphysique de l'humanité et présenter en quelques lignes la structure de l'argumentation.

2. Analyse | Les concepts

- En quoi, selon Schopenhauer, le besoin métaphysique se manifeste-t-il chez l'homme et comment le différencie-t-il de l'acceptation naturelle de l'existence observée chez les animaux ?
- Comment Schopenhauer explique-t-il l'émergence de l'étonnement philosophique chez l'homme dès l'apparition de la raison, et en quoi cette prise de conscience de la mort est-elle le moteur de la réflexion métaphysique ?
- Selon l'extrait, comment la connaissance de la mort et la perception de la douleur et de la misère de la vie stimulent-elles l'impulsion vers une explication philosophique du monde ?

3. Mise en relation avec le sujet de dissertation

- En quoi le texte éclaire-t-il la manière dont la conscience de la mort modifie notre perception de l'existence humaine, et contribue-t-elle à une compréhension particulière de ce que signifie « exister » ?
- Comment la réflexion de Schopenhauer sur la finitude, la douleur et l'angoisse face à la mort permet-elle de questionner si la conscience de la mort rend l'existence tragique ?

4. Synthèse | Les enjeux

Comment le texte illustre-t-il le rôle complémentaire – voire antagoniste – de la philosophie et de la religion dans la tentative de donner un sens à l'existence face à la conscience de la mort, et quelles implications cela a-t-il pour la compréhension du tragique dans la vie humaine ?

Partie 2 | La prise de conscience du tragique de l'existence : vivre son temps

Objectifs

- Explorer les réflexions éthiques en matière de finitude.
- Définir la notion de temps.
- Comparer deux textes philosophiques

Contenus

- Le rapport au temps : vivre l'instant présent.
- Le rapport à la mort : prendre conscience de la finitude.

Référence philosophique

- Sénèque, *De la brièveté de la vie*
- Montaigne, *Essais*

Texte | L'art de vivre son temps

5 La plupart des mortels, Paulinus, se plaignent de l'avarice de la nature : elle nous fait naître, disent-ils, pour si peu de temps ! ce qu'elle nous donne d'espace est si vite, si rapidement parcouru ! enfin, sauf de bien rares exceptions, c'est alors qu'on s'apprête à vivre, que la vie nous abandonne. Et sur ce prétendu malheur du genre humain la multitude et le vulgaire ignorant n'ont pas été seuls à gémir : même des hommes célèbres s'en sont affligés et n'ont pu retenir leurs plaintes. De là cette exclamation du prince de la médecine : *La vie est courte, l'art est long*. De là aussi Aristote fait le procès à la nature et lui adresse ce reproche, si peu digne d'un sage, que libérale pour les animaux seulement, elle leur accorde cinq et dix siècles de vie, tandis que l'homme, né pour des choses si grandes et si multipliées, finit bien en deçà d'un si long terme.

10 Non : la nature ne nous donne pas trop peu : c'est nous qui perdons beaucoup trop. Notre existence est assez longue et largement suffisante pour l'achèvement des œuvres les plus vastes, si toutes ses heures étaient bien réparties. Mais quand elle s'est perdue dans les plaisirs ou la nonchalance, quand nul acte louable n'en signale l'emploi, dès lors, au moment suprême et inévitable, cette vie que nous n'avions pas vue marcher, nous la sentons passée sans retour. Encore une fois, l'existence est courte, non telle qu'on nous l'a mesurée, mais telle que nous l'avons faite ; nous ne sommes pas pauvres de jours, mais prodigues. De même qu'une ample et royale fortune, si elle échoit à un mauvais maître, est dissipée en un moment, au lieu qu'un avoir médiocre, livré à un sage économe, s'accroît par l'usage qu'il en fait ; ainsi s'agrandit le champ de la vie par une distribution bien entendue. Pourquoi nous plaindre de la nature ? Elle 20 s'est montrée généreuse. La vie, pour qui sait l'employer, est assez longue.

Sénèque, *De la brièveté de la vie*, Hachette, 1914, tr. J. Baillard, p. 313.

Texte | Philosopher, c'est apprendre à mourir

25 Si c'était ennemi qui se pût éviter, je conseillerais d'emprunter les armes de la couardise. Mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honnête homme, [...] et que nulle trempe de cuirasse vous couvre, [...] apprenons à le soutenir de pied ferme, et à le combattre. Et pour commencer à lui ôter son plus grand avantage contre nous, prenons voie toute contraire à la commune. Ôtons-lui l'étrangeté, pratiquons-le, accoutumons-le, n'ayons rien si souvent en la tête que la mort. À tout instant, représentons-la à notre imagination et en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piqûre d'épinglé, remâchons soudain : « Eh bien, quand ce serait la mort même ? », et là-dessus, 30 raidissons-nous et efforçons-nous. Parmi les fêtes et la joie, ayons toujours ce refrain de la souvenance de notre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir que, parfois, il ne nous repasse en la

5 mémoire en combien de sortes cette nôtre allégresse est en butte avec la mort, et de combien de prises elle la menace. [...] Il est incertain où la mort nous attende : attendons-la partout. La pré-méditation de la mort est pré-méditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Le savoir-mourir nous affranchit de toute sujexion et contrainte. Il n'y a rien de mal en vie pour celui qui a compris que la privation de la vie n'est pas mal.

M. de Montaigne, *Essais*, I, 20, éd. Arléa en français moderne, 2002, p. 73-74.

Exercice | Analyse et synthèse

1. En quoi Sénèque soutient-il que la brièveté de la vie n'est pas une fatalité imposée par la nature ? Comment cette perspective nous invite-t-elle à redéfinir l'usage de notre existence ?
2. Comment Montaigne présente-t-il l'idée que la méditation constante sur la mort permet de gagner en liberté ?
3. Comment Sénèque et Montaigne conçoivent-ils le rapport au temps ?
4. Quelles directions les approches de Sénèque et de Montaigne indiquent-elles dans la réflexion sur la conscience de la finitude ?

Vocabulaire

Finitude : Le concept de finitude désigne le caractère limité de l'existence humaine, tant sur le plan temporel que sur le plan qualitatif. Il rappelle que la vie humaine est intrinsèquement marquée par ses limites (temps, possibilités, ressources) et par l'inévitabilité de la mort. La finitude est ainsi à la fois une condition essentielle de l'existence et un moteur de la réflexion philosophique sur le sens de la vie, la liberté et la responsabilité individuelle.

Memento mori : L'expression latine *memento mori* signifie littéralement « souviens-toi que tu vas mourir ». Il s'agit d'un principe de méditation sur la mort qui invite à la conscience de la mortalité, à la modestie et à l'attention portée à l'essentiel. Dans l'art et la culture, le *memento mori* sert souvent à rappeler la fugacité de la vie et à inciter à vivre de manière authentique, en accord avec les valeurs durables plutôt qu'avec des plaisirs passagers ou éphémères.

Partie 3 | La conscience de la mort comme impulsion vitale et créatrice

Objectifs

- Comprendre la pensée axiologique de F. Nietzsche.

Contenus

- Les concepts de la pensée de Nietzsche [*voir vocabulaire*].

Références philosophiques

- Friedrich Nietzsche, *Aurore* et *Le Gai savoir*

5 Pas tellement important. En règle générale, lorsque l'on assiste à un décès, une pensée surgit que l'on réprime aussitôt au fond de soi par un faux sentiment de convenance : à savoir que l'acte de mourir n'est pas si important que le prétend le respect universel, et que le mourant a probablement perdu pendant sa vie des choses plus important que celle qu'il est en maintenant sur le point de perdre. La fin, ici, n'est certes pas le but.

F. Nietzsche, *Aurore*, § 349

Question

1. Comment le concept de « fin » permet-il de penser la valeur de l'existence ?

Texte | Le tragique

10 Tout art, toute philosophie peuvent être considérés comme moyens à la fois salutaires et auxiliaires au service de la vie en croissance, en lutte: ils présupposent toujours des souffrances, des êtres qui souffrent. Mais il est deux catégories d'êtres souffrants, ceux qui souffrent de la *surabondance de vie*, qui désirent un art dionysiaque et qui ont également une vision et une compréhension tragiques de la vie — et ceux qui souffrent de l'*appauvrissement de la vie*, qui cherchent dans l'art et la connaissance le repos, le silence, la mer étale, la délivrance de soi, ou au contraire l'ivresse, la crispation, la stupéfaction, le délire. [...] L'être le plus riche en abondance vitale, le dieu et l'homme dionysiaques peuvent s'offrir non seulement la vue de ce qui est terrible et problématique, mais aussi de commettre même une action terrible et de se livrer à tout luxe de destruction, de décomposition, de négation : chez eux le mal, l'absurde et la hideur semblent pour ainsi dire permis, en vertu d'un excédent de forces génératrices et fécondantes, capables de transformer n'importe quel désert en pays fertile. En revanche ce serait l'être le plus souffrant, le plus pauvre de vie, qui aurait le plus besoin de mansuétude, de tranquillité, de bonté dans la pensée et dans l'action, voire d'un dieu, particulièrement d'un dieu pour des malades, d'un « Sauveur » ; qui aurait besoin également de la logique, de l'intelligibilité conceptuelle de l'existence — car la logique tranquillise, donne confiance — en un mot besoin d'une sorte d'étroitesse et d'inclusion dans des horizons optimistes, propres à lui procurer de la chaleur, et à chasser la crainte. [...] Face à toutes valeurs esthétiques je me sers désormais de cette distinction principale : à chaque cas particulier je demande « si c'est la faim ou le trop-plein qui ici est devenu créateur ? ».

F. Nietzsche, *Le Gai savoir*, § 370 « Qu'est-ce que le romantisme ? ».

Questions

1. Comment la vision tragique de la vie, propre à ceux qui souffrent de l'excès de vie, contribue-t-elle à leur aptitude à transformer la souffrance en une force créatrice et à adopter une approche artistique dionysiaque ?
2. En quoi l'abondance vitale se manifeste-t-elle comme une pulsion créatrice qui permet de transcender le terrible, l'absurde et la hideur pour convertir la souffrance en potentiel générateur de vie ?

3. Quelle signification Nietzsche attribue-t-il au caractère dionysiaque dans cet aphorisme ? Comment cette dimension dionysiaque autorise-t-elle l'individu à embrasser la destruction, la décomposition et la négation comme des leviers pour transformer le désert de la souffrance en un terrain fertile de création ?

Vocabulaire nietzschéen

Amor fati | *L'amor fati*, littéralement « amour du destin », exprime l'attitude de l'acceptation totale et enthousiaste de la vie, avec ses aspects heureux comme ses souffrances et ses épreuves. Plutôt que de lutter contre ce qui est inévitable, *l'amor fati* incite à embrasser le cours des événements, en considérant chaque expérience comme nécessaire à l'épanouissement personnel. Cette attitude permet de transformer la fatalité en une force positive, une affirmation de la vie dans sa globalité.

Apollinien et dionysiaque | Chez Nietzsche, la distinction apollinien/dionysiaque est centrale dans sa réflexion sur l'art et la culture, notamment exposée dans *La Naissance de la Tragédie*. L'apollinien se réfère à l'ordre, à la clarté et à la rationalité, en lien avec Apollon, dieu de la lumière et de la forme. Il incarne la tendance à structurer et à donner une apparence harmonieuse au monde, favorisant l'individuation et la représentation idéale de la réalité. En revanche, le dionysiaque, associé à Dionysos, dieu de l'ivresse et de l'extase, exprime l'irrationalité, le chaos et la fusion avec la nature. Il ouvre une dimension de l'expérience esthétique caractérisée par l'union des êtres, la dissolution des frontières individuelles et l'expression des forces primales et destructrices de la vie. Pour Nietzsche, l'art tragique naît de la tension créatrice entre ces deux principes complémentaires, offrant une vision de la vie qui, tout en étant structurée par l'apollinien, puise sa force et sa vitalité dans le dionysiaque.

Éternel retour | L'éternel retour est une hypothèse selon laquelle l'univers et les événements qui s'y déroulent se répéteraient indéfiniment dans un cycle sans fin. Plutôt qu'une théorie cosmologique au sens strict, ce concept sert de défi existentiel : il interroge la capacité de chacun à vouloir revivre éternellement la même vie, avec ses joies et ses souffrances. L'idée de l'éternel retour vise ainsi à provoquer une affirmation radicale de l'existence, invitant à considérer chaque instant comme porteur d'une valeur éternelle.

Surhumain (Übermensch) | Le surhomme est l'idéal proposé par Nietzsche, symbolisant l'être humain parvenu à dépasser les limites et les valeurs conventionnelles imposées par la société et la morale traditionnelle. Le surhomme incarne la capacité de créer de nouvelles valeurs et de vivre de manière authentique et affirmée, sans se laisser entraver par les dogmes ou les normes établies. Il représente l'aboutissement du processus de dépassement de soi et la réalisation d'une existence pleinement affirmée.

Transvaluation des valeurs | La transvaluation des valeurs consiste à réévaluer et à renverser les normes morales et culturelles établies, que Nietzsche juge souvent décadentes et répressives. Il s'agit de remettre en cause les valeurs héritées, notamment celles issues de la tradition judéo-chrétienne, afin de créer un système de valeurs qui célèbre la vie, la créativité et le dépassement de soi. Ce processus de renouveau vise à libérer l'individu de l'obéissance à des principes qui étouffent son potentiel, pour lui permettre d'inventer ses propres normes et d'affirmer son existence de manière authentique.

Volonté de puissance | La volonté de puissance est un principe fondamental chez Nietzsche, qu'il ne réduit pas à une simple recherche de domination, mais qu'il conçoit comme l'impulsion vitale qui anime tous les êtres. Il s'agit d'une force dynamique qui pousse chaque individu à s'affirmer, à se dépasser et à exprimer sa créativité. Plutôt que de viser une soumission ou une hiérarchisation externe, la volonté de puissance représente le désir intérieur de se réaliser pleinement et de transformer le monde selon sa propre énergie.